

Sébastien GIORGIS.

Madame VOLPONI, vous êtes sociologue mais vous ne travaillez pas dans un laboratoire universitaire comme agent de l'état, vous êtes dans un laboratoire associatif de recherche : PASSIM. Vous allez nous expliquer comment ça marche.

M.F VOLPONI.

Je travaille dans un laboratoire associatif, au mois de février 2012, il aura 10 ans, c'est une rencontre entre des gens un peu différents : des sociologues, des artistes, des philosophes, des travailleurs sociaux, qui ont capté qu'il est nécessaire de mettre en place quelque chose de plus souple qu'un laboratoire plus académique, on va dire. On a fait plusieurs essais, on a créé PASSIM, on est allé s'installer dans l'arrière pays gardois, au plus près des réseaux dits « alternatifs »(avec des gros guillemets car on pourrait disserter longtemps sur la notion). Notre présidente est une présidente d'âge très mûr, une battante, une militante, une journaliste environnementaliste qui a travaillé avec le club d'Europe, qui a été présidente d'une des 7 grosses bioCoop de France. Nous sommes tous un peu plus militants que raisonnables et on conçoit aussi la sociologie de façon militante, c'est à dire qu'on n'est pas là pour faire des études ou des recherches en surplomb par rapport à un terrain, on est là pour faire un bout de chemin avec des gens qui nous le demandent ; alors ça peut être des ministères, mais ça peut être des collectifs de citoyens. C'est vraiment un travail à la carte, en accompagnement, en cheminement et avec l'idée toujours que pendant ce cheminement, on va coproduire avec les personnes quelles qu'elles soient des outils de sociologie c.a.d. des outils de compréhension d'un environnement social, ce qui permet au citoyen lambda d'être un peu plus outillé, vraiment, pour pouvoir poser un regard critique par rapport à ce qui se passe dans la société.

L'intervention d'aujourd'hui décline un travail de recherche qu'on avait mené pour le ministère de la culture. Commencé en 2005, achevé conventionnellement en 2008 et poursuivi ensuite de façon bénévole.

Ce travail est issu d'un programme de recherche qui s'appelle « culture en ville » (il est sur la fin). C'est un programme qui a été créé par le ministère de la culture en 2000. Avec à l'époque, la mission pour la recherche et l'expérimentation c'est à dire un département particulièrement ouvert du ministère de la culture, ouvert aux expérimentations justement et qui permet quelques hybridations en matière de pensées et de réalisations de logistique. C'est un travail qu'on a mené sur un territoire très particulier. Ce territoire a été pris comme un acteur à part entière de cette spécificité.

Le Gard est un département contrairement aux cartes postales, est très ouvrier ; un département très pauvre. La Région Languedoc Roussillon est la région de France la plus pauvre et le Gard est le département le plus pauvre de la Région. C'est un territoire qui a été marqué par les industries lourdes, minières notamment, toutes sortes d'industries minières, depuis l'antiquité, que ce soit les métaux précieux ou le charbon... Il y a également le textile notamment du Vigan . On pourrait lister les luttes ouvrières, c'est un territoire de résistances qui n'a plus à démontrer son caractère désobéissant. Dans ce Gard là qui m'intéresse, ouvrier et résistant, au nord du Gard, c'est à dire au dessus de la ville d'Alès qui est l'autre préfecture du Gard, vous avez une configuration de vallées, ce qu'on

appelle les Cévennes, le territoire de recherche s'étale sur 5 de ces 7 veines, la vallée du Galeizon, la vallée du Gardon, la vallée de l'Auzonnet, la vallée de la Cèze, et puis la vallée de la Gagnière qui va rejoindre l'Ardèche sur le flanc est, sachant que le nord Gard touche à l'ouest la Lozère et au dessus vous êtes rapidement dans le massif central. C'est un territoire très enclavé, enfin qui n'a pas toujours été enclavé, c'était une zone de passage avant. C'est un territoire qui dans le paysage, a été complètement formaté, pour ne pas dire « bousillé » par l'industrie minière puisque finalement les vallées ont été coupées au grés des besoins de la production industrielle et que donc les trajets circulatoires entre le Centre France et la méditerranée ont été tous simplement coupés et c'est très difficile aujourd'hui de circuler d'une vallée à une autre, là où avant il y avait beaucoup de connexions inter vallées. Il faut savoir que ce paysage est prégnant. L'industrie a formaté les paysages. Elle a formaté aussi les corps de la population, il y a ce que Bourdieu appelle un ethos absolument visible tout de suite.

Pour vous donner un chiffre, l'industrie minière est devenue importante au niveau national, notamment celle du Gard en 1835, avec la création des chemins de fer gardois qui était le réseau le plus performant de France, qui permettait d'acheminer les productions jusqu'aux bateaux à Marseille. Aujourd'hui on fait du vélo sur les anciens rails.

Un autre point très important : en 1845 la création de l'école des mines d'Alès. Et 1846 vous avez par exemple la création d'une ville qui s'appelle la Grand Combe que je qualifierais de non-ville puisqu'on va dire : c'est une agrégation juridique de sept hameaux urbains qui sont « quichés » dans du rural de vallées et qui ressemblent fortement, y compris en termes de problématique sociale, aux habitats des quartiers sociaux, qu'on a dans les grandes villes puisqu'on a des gens qui sont « quichés » dans les logements sociaux, sans transport à proximité, sans services à proximité, loin de tout et bénéficiant d'une image des plus péjoratives de la part de tout un tas de gens qui sont censés apporter du bien-être.

C'est un territoire très pauvre ; le bassin minier est un des plus pauvres de France, près de 80% des foyers ne sont pas imposables, ça vous donne une idée de l'extension de la pauvreté et encore ce sont des chiffres pas vraiment actualisés. Je suis retourné y travailler pendant un an et demi récemment jusqu'au mois de juillet et la pauvreté avait gagné d'une façon absolument dantesque. Par contre c'est un territoire ouvrier donc les sociabilités sont très importantes ; il reste des passés miniers, des habitudes de partages, de « lutter ensemble », des « entre-soi ». Donc c'est un territoire qui est fort en dynamiques sociales, je vous l'ai dit aussi en résistance. L'habitude de résister, c'est d'ailleurs pour ça qu'il y a beaucoup de réseaux alternatifs qui vont là-bas, ils y retrouvent des choses.

Donc le programme de recherche dont il était question, portait sur les dynamiques culturelles et sur les enjeux de mémoire. Parce qu'évidemment ce territoire est resté un peu en état de sidération depuis la fin brutale de la mine, qui est récente, puisqu'on a eu des découvertes jusqu'en 2002. Mais dès 1929, ils fermaient les puits qui s'ouvraient... il y a des thèses très intéressantes là-dessus qui montrent le cynisme de la mondialisation de l'époque. Ce sont les mêmes grands patrons qu'on retrouve aujourd'hui à la métallurgie sur l'eau à Fosse ; ce sont les mêmes familles.

Alors, le constat c'est que à force de survaloriser ce passé minier qui était le passer du pleine emploi, le passé de présence des familles, le passé des sociabilités la mémoire sociale a fait de ces vallées un espèce d'étendard. Le problème c'est que, à force d'avoir été survalorisé, on n'a pas voulu voir les échecs et la pré industrialisation. Et donc les élus qui sont très très démunies sur ce territoire, ils sont tous très très militants et essaient de sauver les meubles, en parlant de métropolisation, par exemple mettant en projet les visions un peu téléologiques sauf que les habitant ne se retrouvent pas, parce que la population est restée scotchée vers la nostalgie minière et les élus mouline tout seul dans leur roue de hamster pour arriver à tirer vers le haut, un petit peu, les projets de métropolisation.

Donc on a essayé de rentrer dans ce territoire comme on le fait nous, c'est à dire par immersion prolongée.

A la fois à partir de l'approche en termes de mémoire et à la fois à partir de l'approche en termes de dynamique culturelle.

Alors dynamique culturelle, on n'a pas clôturé la définition dès le début, on a juste posé quelque chose de très light c'est : « espace temps d'effervescence collective, localement médiatisé par une activité artistique et potentiellement porteuse de valeurs plus universellement partageables ». Ca nous permettait d'avoir un tamis avec des gros trous pour ne pas découper le réel de façon un peu handicapante et passer à coté de certaines choses.

En quoi ces dynamiques culturelles pouvaient concourir à l'intégration du territoire ? Quesque l'intégration du territoire ?

Alors l'intégration c'est un concept sociologique, ce n'est pas l'intégration de telle population dans la société, ça n'a rien à voir. L'intégration du territoire c'est une forme d'équilibre qu'un territoire peut trouver. Il y'a un moment où les forces en présences et les hiérarchies sociales se stabilisent un peu et où tout le monde peut trouver son compte dans le vivre ensemble, expression qui est un peu galvaudée, mais qui est pour nous très importante.

Donc les dynamiques culturelles, elles constituent une clé d'entrée sur ce territoire et méthodologiquement parlant, on essayé de passer à travers le tamis tout ce qu'on a pu trouver qui ressemblait à un espace temps d'effervescence collective et puis petit à petit on a resserré la focale sur trois dynamiques collectives qui sont devenues des éprouvettes de recherches. Donc on cherchait à savoir comment ces dynamiques culturelles pouvaient réinterpréter finalement la mémoire.

Alors, quand on rentre par l'entrée mémoire, on a pu lire ce territoire qui courre sur 5 vallées comme un puzzle d'ensembles mémoriels. Alors pour nous, un ensemble mémoriel, c'est une combinatoire de dispositifs ou de dispositions d'attitudes. Ca fait un peu groupe de références, voir groupe d'appartenances, voir groupe de revendications ; parce qu'à défaut de cadre de travail pour se positionner dans la société, les gens se sont repositionnés par rapport à des affinités, par rapport à des constructions d'histoires. Il faut savoir aussi que ce bassin, est un creusé migratoire de toute premier importance ; il y est venu énormément de personnes du monde entier, enfin qu'on est allé chercher dans le monde entier des ouvriers pour travailler sur ce territoire, y compris en chine y compris en Grèce. Je ne sais pas si vous imaginez le chaudron migratoire que ça peut être.

Et puis on c'est rendu compte que tous ces ensembles mémoriels étaient plus

juxtaposés, que vraiment combinés. C'est quelque chose qui est flagrant sur les territoires pauvres : autant il y a de la socialité, autant il y a du repli, sur ces espèces d'« entre sois ». Donc pour aller vite il y avait l'« entre soi » : l'ensemble mémoriel le plus conforme : c'était celui qui était hérité du travail de la mine. Bien sur ce sont les anciens de la mine : ce qu'on appelle là-bas « le cœur de hommes ».

« Le cœur des hommes » c'est quelque chose qui n'est pas visible à l'œil d'un observateur un peu pressé, c'est simplement depuis quelques années, le samedi matin, sur un marché qui très important, qui draine énormément de personnes de toute les vallées, on se rend compte qu'il y'a un cercle d'hommes qui se forme à un moment donné. Et ce sont, tous, des anciens de la mine. Ils refont et donnent leur avis sur tout ce qui se passe sur ce territoire et un avis tellement légitimé que, même les élus, viennent laisser glisser une oreille tous les samedi matin pour prendre le pouls du territoire. C'est un ensemble mémoriel qui est très légitime et quand on l'observe il y a à l'intérieur des ouvriers, des ingénieurs des mines, et on retrouve dans les indicateurs, dans les micro indicateurs qui nous intéressent, montrent que les hiérarchies travail sont encore respectés, y compris dans cette espace temps informel de prise de paroles.

Ensuite on a des ensembles mémoriels, on va dire « occitanistes » ; la langue occitane est très pratiquée dans cet arrière pays. C'est une langue qui est d'origine, mais c'est une langue d'accueil, parce que les gars quand ils venaient travailler à la mine, avant d'apprendre à parler en français, ils parlaient occitan. On a pu calculer qu'il parlaient occitan pendant 8 à 9 mois, très très bien avant d'avoir à disposition, un sabir occitano langue d'origine ...franco ...enfin tout ce qu'on trouvait, qui permettent de comprendre les consignes du travail.

Ensuite on a des affleurements mémoriels, c'est à dire des chose dont on ne parle pas trop parce que ça dérange un peu : c'est tout ce qui concerne les étrangers. La présence des étrangers pendant qu'il y avait du travail à la mine : on était, comme disent tous les mineurs, « au fond, on est tous noir » sauf que quand il n'y a plus de travail, les clivages reprennent et que à ce moment là, on s'en rend compte que ce n'est pas si facile à vivre quand on est maghrébin, par exemple, dans certains territoires même les plus accueillant et les plus résistant. Il y a encore aujourd'hui des camps où vivent des populations maghrébine. Ensuite il y a des ensembles mémoriels secrets : ce sont ceux qui sont liés à la résistance pendant la deuxième guerre et qui concernent les adolescents qui ont fait œuvre de résistance pendant la seconde guerre, des étrangers, notamment les espagnols, « la retirade » qui se sont engagés dans le combat : ça fait tout un référentiel où les gens peuvent se reconnaître ; les femmes ont une place très très importante dans cette résistance là. Aujourd'hui on comprend mieux comment elles ont pu au quotidien agir aussi ; c'est très important. Et justement il y a un type d'ensembles mémoriels qu'on appelle Résurgence parce que c'est la mémoire des femme car dans le monde de la mine pour les femme finalement la mémoire sociale n'a pas gardé la place qu'elles méritaient c'est à dire que les femmes ne descendaient pas à la mine, pour des tas de raisons, techniques, morales, et tous un tat de choses. Elles travaillaient comme « placières » mais le temps des « placières » a été assez court en mine Cévenoles. Par contre, elles tenaient la maison, c'est elles qui assumaient tout y compris même dans les moments de deuil et d'accidents. C'est elles aussi qui permettaient de faire que les grèves au fond tenaient plusieurs semaines, plusieurs mois. Et Dieu sait s'il y

en a eu et cette mémoire des femmes n'apparaît pratiquement nul part. En tout cas à l'époque de la recherche. Depuis, et en partie grâce à la recherche il y a tout un travail qui a été mis en place sur place pour récupérer cette mémoire féminine, qui est très importante.

Il y a une entrée par dynamique culturelle : ça pourrait être un fourre tout quand on garde cette définition très floue ; que je vous est proposée au début.

Donc il y a par exemple la maison du mineur : ce n'est pas un musée, ce sont des mineurs qui un jour ont décidé qu'il fallait absolument collecter des choses de la vie de tous les jours de mineurs ; ils ont fait une espèce de bric à brac mémoriel que viennent visiter les mineurs de toute la France. Et qui reçoit près de 6000 personnes par an, alors que c'est « quiché » dans une vallée. Il n'y a pas de guide ; ce sont les mineurs qui vous prennent par la main et qui font le tour avec vous. Si un jour vous allez à la Grand-Combe, au Puys Ricard, une maison est installée dans l'ancien lavabo, on appelle ça la salle des pendus du Puys Ricard. Il y a le chevalement ; il y a encore la salle de culbute, des berlines, la salle des machines, c'est très impressionnant. Les gens viennent s'y recueillir pratiquement. Et surtout, lisez le livre d'or qui est magnifique.

Après on a des écomusées, des tentatives de patrimonialité : tous les biens culturels du territoire qui sont partis d'une initiative tout à fait individuelle, par exemple l'écomusée du Galeizon qui est parti d'un mineur qui avait été éjecté d'une mine de l'Hérault pour cause de fermeture et qui avait été comme dit son fils posé là, dans le Gard, pour raisons de travail et qui s'est intéressé, a commencé à collecter des choses ; enfin de fil en aiguille ; maintenant c'est quelque chose qui est reconnue et il travaille avec le MUCEM de Marseille. Tout ça c'est d'anciennes dynamiques culturelles.

Il y a la pratique de la musique et la pratique de la danse qui sont fondamentales dans les communautés minières ou issues de la mine. L'école de musique de la Grand-Combe compte plus de 200 pratiquants et je signale qu'il a 5 mille habitants sur la Grand-combe, ville qui a connu 15 mille habitants et qui est maintenant en perte démographique affolante. Il y a plus de 200 pratiquants, près de 20 types d'instruments potentiels et il y a énormément de chorales ; la moindre association d'apprentissage de la danse compte 300, 400, 500 adhérents. C'est un phénomène social à partir duquel se déclenche beaucoup de choses.

Il y a énormément de choses en rencontres, socialisation mais on était insatisfait par rapport à cette définition des dynamiques culturelles. Et donc on a décidé de rajouter des critères pour resserrer les mailles du tamis, pour essayer de garder des dynamiques culturelles qui nous parleraient le plus à nous. Et donc on a mis comme critère discriminant : la rue. Puisqu'on avait trouvé un territoire qui était une espèce de puzzle d'entre-sois, de petits cocons nostalgiques et solidaires on s'était dit pour casser un peu cette formule, il fallait trouver des dynamiques solidaires qui se passent dans la rue, c'est à dire accessibles à tout le monde, avec une possibilité de mixités sociales, de mélanges de population, y compris de celles qui n'ont pas d'entre-soi par exemple les populations gitanes qui vivent au cœur de la ville mais qui sont à la marge, comme on dirait, sauf qu'en sociologie, on considère que les marges sont au cœur de la société. Et puis les critères en terme de socialisation, parce qu'il faut bien que l'on soit sociologue, avec le prima de la dimension collective aussi bien à l'interne des dynamiques culturelles c'est à dire comment les gens se cooptent, comme ils coopèrent,

comment ça se passe entre eux. Et puis socialisation aussi par rapport à l'environnement sociale territoire des dynamiques, comment elles s'inscrivent dans l'environnement sociale ; Un autre critère c'est l'engagement culturel, en terme de valeur et en terme de position. Alors « valeur » : école Wébérienne : la motivation de l'action et en terme de position c'est à dire dans le champs de la culture où se positionnent ces dynamiques culturelles. En terme de mobilité aussi parce que pour nous c'est très important ; « Passim » est une association nomade, nous n'avons aucun bureau fixe, donc la mobilité pour nous c'est quelque chose de très important. La mobilité au sens de mobilité mobilisation, on s'est rendu compte que les gens qui mettent en place les politiques publiques ont souvent l'impression que les publics pauvres sont des publics immobiles y compris jusqu'à une vision très péjorative en terme de immobile cognitivement alors que quand on est pauvre on est obligé de se bouger de toute façon, on a beaucoup plaider toutes ces années pour montrer et démontrer la mobilité des populations pauvres. La mobilité création aussi, la création artistique mais prise dans une tension entre le territoire considéré comme une ressource et une capacité de reterritorialisation amenée par les dynamiques culturelles .

Dans notre timing j'arrive au cœur du sujet il restait 3 dynamiques culturelles, trois au fil de la recherche et puis après on a continué a gratter et on en a rajouté une en dehors de la recherche sachant que analyser pour nous une dynamique culturelle cela voulait dire passer 9 mois en immersion total avec ces collectifs pour voir comment ils bossaient, quel impact cela pouvait avoir au niveau de la population, du vivre ensemble, du territoire et ainsi de suite.

Puisque le tableau n'est pas lisible, je vous lis les rubriques qui y sont inscrites. Pour l'analyse, on s'est intéressé à garder des items comme : qui étaient les initiateurs de cette dynamique, quel a été l'élément déclencheur, quel a été le liant collectif, cette espèce de socialisation à l'intérieur des dynamiques collectives, quelle a été l'intention artistique, quelle a été l'intention politique, parce qu'il y en a toujours une, quel a été le matériau artistique, quelle a été la logique de l'action collective, c'est a dire comment on pouvait caractériser cette action dynamique collective, quelle a été la logique de développement, c'est a dire comment s'est inscrite cette dynamique collective dans le territoire et quels ont été les effets intégrateurs de ces dynamiques collectives.

La première dynamique c'est « total festum », cela veut dire la fête total en occitan, qu'on a appeler la dynamique culturelle de scarification du territoire. Pourquoi ? Parce qu'elle a été crée ex-nihilo, c'est a dire que les initiateurs ce sont des professionnels de l'éducation populaire qui n'étaient pas des habitants, des résidents habituels du territoire, mais qui y travaillaient et qui se sont rendus compte qu'il manquait des éléments permettant l'intégration du territoire. l'élément déclenchant a été un appel a proposition de la région Languedoc Roussillon qui s'est lancée depuis 2006 sur l'idée d'un Occitanisme ouvert sur le monde avec quelque chose de l'ordre de l'hospitalité a tout prix.

Là aussi je fais une précision par rapport à PASSIM, la problématique majeure de PASSIM c'est l'hospitalité c'est pour cela que ça nous a intéressé.

L'intention artistique c'était du partage poétique, c'était travailler le dernier texte de Bernard Manciet, poète gascon, texte écrit en catalan , traduit en français et qui là était déclamé dans toutes les langues pendant la prestation

artistique .

L'intention politique c'était de faire en sorte qu'il y ai une diversité sociologique. A partir de ce qu'on pouvait appeler la mezcladiz des langues, l'idée c'était de montrer qu'on pouvait se mélanger, qu'il fallait sortir des « entre soi » dans les quels on était prit chacun.

La logique d'action collective c'est que ce collectif a fonctionné de façon autonome par rapport au territoire, il l'avait son projet, il a proposer quelque chose , il a mit en place une expérience, il s'est greffé sur ce territoire de façon hyper volontariste quitte a fâcher parfois les gens du territoire parce qu'il ne tenait pas forcément compte des hiérarchies sociales légitimes.

Sur le territoire, la logique de développement de « total festum » est représentée par le grand rond, c'est l'action elle-même, c'est la dynamique, c'est la prestation qui a été faite. Les point noirs ce sont des productions artistiques qui sont un peu en output des choses les plus visibles de la prestation et les flèches vous montrent comment cette dynamique s'est reterritorialisée, le territoire étant suggéré par les pointillés derrière.

La prestation elle même déclamation poétique, musique contemporaine, impro totale, feu de la saint Jean, mélange de choses traditionnelles et contemporaines avec des publics très variés, les petits vieux qui habitaient à coté sont venus avec leurs chaises tout près du feu, jusqu'à prendre des escarbilles, les jeunes qui n'ont pas trop droit au chapitre sur ce territoire sont venus, des populations gitanes qui étaient de passage.

Ce collectif a très bien fonctionné. Il était constitué de professionnels hyper compétents chacun dans son domaine, artistique, ingénierie du son, travail de la terre, travail sur la langue avec l'école occitane de la Calandrette, travail avec les écoles... Il a créé quelque chose de tout a fait éphémère, évènementiel mais comme la mise en place a duré au bas mot, 9 mois, cela a créé des liens avec le territoire, des liens avec les professionnels. Les points noirs montrent que ce collectif a pu essaimer en dehors du territoire avec le même esprit, cela a tissé des liens d'extra territorialité, cela a ouvert ce territoire, alors qu'il était enclavé, il est devenu pour un moment exemplaire et a pu proposer des choses à d'autres territoires.

La deuxième dynamique « Manja pelos » en occitan : les mangeurs de châtaignes, qu' on a appelée la dynamique culturelle de mouvement d'affirmation. C'est quelque chose de tout a fait particulier, c'est a l'origine une initiative citoyenne, ce sont des résidents des vallées qui joignent le Gard et la Lozère qui on décidé de se connecter pour travailler ensemble. Pour beaucoup ce sont des jeunes, soit des jeunes sans le sou que j'appelle « échoués » dans l'arrière pays, parce que dans l'arrière pays le logement est moins cher, on sait que les pays pauvres appellent les populations pauvres, ces jeunes sans aucun lien avec le territoire sont arrivés là par opportunité je dirais économique. D'autres jeunes sont revenus parce qu'il avaient hérité de quelque chose en Cévennes, que c'était leur seul bien et ils se sont quichés la.

L'élément déclencheur a a été leur propre demande : « je suis isolé tout seul dans ma vallée, je ne suis pas bien comme ça, qu'est ce que je fais ? Il faut que je fasse du lien, il faut que je fasse du réseau.

L'intention artistique a été très vite trouvée, ces jeunes se sont rendus compte qu'il n'y avait plus, depuis l'histoire de la mine, de véritable transmission sur le patrimoine des chants et des danses locales. Beaucoup de musiciens constituant

ce collectif se sont donc mis à collecter des chants et des danses. Il faut savoir que le Gard est un département clafit de musiciens et d'artistes en tous genres, jusqu'à 15% d'intermittents dans certaines villes. Ils ont commencé à collecter puis se sont rencontrés à l'occasion des collectages et ont rendu ces collectages sur la place public. Ils se faisaient un peu rabrouer par les anciens qui regardant ça de haut se demandaient pour qui ils se prenaient.

Petit à petit cela a entraîné d'autres demandes plus solidaires. Ils ont donc mis en place ce qu'on appelle une « journée chinoise » Tous les lundis ils se rassemblent et mettent au vote les types de solidarités à prioriser. (par exemple quelqu'un a besoin de rentrer sans bois, il est tout seul dans son coin et n'y arrive pas). Petit à petit ils se sont dit que le collectif c'était vraiment bien et ils ont commencé à mutualiser tout ce qu'ils avaient et tout ce dont ils avaient besoin : claie collective pour faire sécher des châtaignes, regroupement pour la vente des fruits, achat collectif du matériel pour travailler la terre...

C'est même allé encore plus loin.

Ces jeunes pauvres habitent souvent dans un habitat de fortune : yourtes sur des territoires pas trop autorisés, new-age travellers qui ont acheté des mines de plomb et qui vivent avec leur famille dans des camions, des habitats partagés qui sont tolérés pendant un moment mais un jour le préfet change, il lève un cil et dit que ce n'est plus possible. Il tape du poing sur la table et expulse. Le collectif devient alors une force de pression, il se rassemble à chaque expulsion programmée et fait barrage. On est alors vraiment sur l'attention politique et sans conteste la solidarité. La logique d'action collective c'est du réseau, c'est du réticulaire, du gré à gré j'ai besoin de quelque chose, tu es ou ?, tu habites dans quelle vallée ?, je viens te voir, je communique. C'est tellement réticulaire que de l'enclavement des vallées cévenoles s'est allé jusqu'en Sicile. Un habitant a collecté des chants à danser en Sicile et s'est dit que finalement ça serait intéressant de voir comment ça se faisait là bas. Maintenant il y a des échanges internationaux entre cette vallée pauvre du Gard et certains coins pauvres de Sicile à partir de la danse et du chant. Je l'ai appelé « chore dal galeson », « la chorale du Galéson » Galéson étant le nom de la vallée.

La logique de toutes ces dynamiques est représentée par les grands cercles à l'intérieur du territoire logique, dynamique de solidarité, dynamique culturelle et ainsi de suite, qui se croisent avec des temps forts représentés par les points noirs, qui se reproduisent en dehors du territoire jusqu'à l'autre côté de la méditerranée, ils ont travaillé aussi avec la Kabylie, des jeunes kabyles sont venus ici, ils y sont allés aussi. Se sont des gens qui n'ont pas un kopek et qui voyagent, qui vont toujours à la rencontre de l'autre. On voit qu'il y a une démultiplication, un essaimage plus plus plus avec les valeurs de solidarité, les valeurs de transmission, les valeurs de...des valeurs.

Donc l'effet intégrateur est très évident. Il y a pour ces jeunes un peu échoués, un peu de n'importe où, un peu de nulle part, la validation d'un sentiment d'appartenance il y a aussi évidemment un renforcement effectif des réseaux de solidarité. (A ce sujet un petit chiffre est révélateur et fait référence à la présentation du Président qui parlait de l'économie sociale et solidaire. Il faut savoir que si elle est à 10% au niveau nationale elle est à près de 14% dans le Gard.) Il y a également un gain de citoyenneté notamment par rapport aux luttes pour le droit à l'habitat éphémère, il y a beaucoup de collectifs d'habitat dans cette vallée, et puis aussi une exacerbation des clivages entre ce qu'on appelle

les « néos » et les anciens, les premiers « néos » sont rentrés dans le paysage mais d'autres « néos » sont arrivés, puis y a de la pauvreté et plus y a de « néos ».

La troisième dynamique c'est « charbon ardent » c'est une dynamique culturelle qu'on a appelé élan de terroir. L'initiateur de cette dynamique est un élu qui a une histoire tout à fait particulière que je ne pas dévoiler. Mais il faut savoir que c'est un enfant qui a été adopté par une famille d'ouvriers mineurs et qui a gardé une espèce de reconnaissance pour ce territoire qui l'a accueilli. Maintenant c'est un élu local qui était au conseil régional Languedoc Roussillon, qui a laissé tomber ces prérogatives régionales pour revenir au local et travailler la question de la culture. C'est un élu qui est pénétré de l'ambition que tous les gens puissent accéder au beau, se sont ces termes, et que cela permette à chacun de se reconnaître et à tous de créer quelque chose ensemble.

Donc le liant collectif au départ c'est l'autochtonie, cet élu a réussi à agréger autour de sa propre utopie toutes les forces vives locales pour préparer « charbon ardent » sur 12 mois. Des centaines de personnes, les écoles, les collèges, les associations qui sont très nombreuses, des travailleurs sociaux, des artistes. « Charbon ardent » est d'ailleurs un intitulé trouvé par le directeur de la « Compagnie de la mécanique vivante », grosse compagnie internationale des arts de la rue qui s'est installée au début des années 2000 dans un délaissé industriel et qui a travaillé avec eux. Le signe distinctif de « charbon ardent » c'est la haute teneur en qualité artistique. C'est une façon de réagir au manque de considération de beaucoup de décideurs qui ont rayé ces territoires de la carte, les services de la prospective Languedoc Roussillon appellent d'ailleurs ces territoires « les territoires du vide ». C'est avoir de l'ambition pour ce territoire, faire en sorte que les gens se croisent, casser cette espèce de chape de plomb de la mémoire sociale nostalgique de la mine et voir quelles étaient les mémoires autobiographiques qu'on pouvait à l'occasion laisser s'échapper. Nous avons tapé du poing pour laisser de la place aux mémoires des jeunes qui sont déconsidérés parce qu'ils n'ont pas de travail, apparaissent désœuvrés, sans projet et font un peu tâche sur un territoire, qui est voué au travail ouvrier. Par exemple, un ingénieur du son Christian PEREDON a remis en route « radio antracite » qui était la radio des mineurs il l'a remise en route avant le démarrage de « charbon ardent » et pendant le temps de « charbon ardent » il a donné le micro aux jeunes qui ont fait des émissions fantastiques sur la musique avec une expertise incroyable, au départ il avaient une demi heure tous les soirs et cela a fini avec quatre heures par nuits, du coup un atelier radio s'est mis en place.

La logique de l'action collective est chevillée à la population locale, très légitimée par cette autochtonie. La logique du développement c'est : on est entre soit on reste dans le territoire.

Mais, mais on aurait pu ajouter sur ce schéma une autre flèche ; Une flèche qui irait de l'extérieure du territoire vers l'action politique car vu la teneur artistique de haut niveau, elle attire.

A chaque temps fort de « charbon ardent » on rejoue du symbolique, on rejoue de la souffrance. Je me souviens du spectacle d'une troupe de rue qui a joué « l'incendie du Puit Ricard » resté dans les mémoires parce qu'il y a eu des morts, avec des envolées lyriques et artistiques qui permettent de passer la main, sortir

du deuil et aller vers autre chose.

Sur 5000 habitants de la la grande combe, vous avez 4800 personnes qui vont au spectacle et 200 personnes, diffuseurs, artistes qui viennent de très loin pour voir le spectacle parce qu'il s'y passe quelque chose au niveau artistique.

En termes d'intégration on reconfigure les modalités de sortie du deuil minier. Ceci est très important pour ces populations qui ne se projetaient pas du tout, elles se sont dit : on est délaissé mais on est capable de faire des choses bien et reconnues au dehors, pourquoi ne pas continuer ... et d'ailleurs ça continue.

On a donc desserré l'emprise de la mémoire sociale, très tabou, et cela a permis de ressentir ces fameux ensembles mémoriels délicats à manipuler comme ceux relatifs aux étrangers. On pu parler par exemple de racisme, ce qui en terre ouvrière est comme un cocktail Molotov, il faut savoir le lancer. On a donc déplacé le cursus mémoriel.

La quatrième et dernière dynamique qu'on a pu garder a été initiée avec des professionnels qui n'avaient absolument rien à voir avec le territoire. Des professionnels des multi médias a qui le collectif a demandé d'intervenir.

L'élément déclencheur c'est donc cette intuition artistique. Ce qu'ils pouvaient proposer irait dans le sens d'une ouverture à l'autre, de la mixité sociale, et du desserrement de cette mémoire sociale omniprésente.

L'intention artistique c'est la multi communication. C'est un collectif de techniciens du multi médias, de gens un peu fous, qui se disent eux même travaillant dans un laboratoire, très expérimental.

Ils sont restés en résidence plusieurs semaines sur le territoire et je suis restée en résidence avec eux. Ils on fait du collectage auprès de tout le monde, les habitants dans la rue, les fameux ensembles mémoriels, les institutions. Moi j'avais des collectages sociologiques et scientifiques, eux avaient des collectages du type micro trottoirs. A partir de ces collectages on a donc travaillé à confronter des méthodologies ; Ca leur a donné du matériel et eux aussi arrivaient avec des choses qu'ils avaient envie de partager. Ils sont venus sur ce territoire qu'ils ne connaissaient pas, ils l'ont découvert, ils ont vu et aimées des choses, les ont données en partage.

L'intention politique c'était vraiment le lien social : faire exploser les choses. Ils sont complètement dans la lignée de Hakim Bey, le texte sur l'auto gestion (je renvoie à toute sa bibliographie). Donc la logique d'action collective elle est vraiment allochtone, ce ne sont pas des gens qui ont des liens avec le territoire, elle est pluridisciplinaire et elle est provocatrice ... « pro-vocatrice » parce que la parole est tellement difficile à sortir sur ce territoire, où il ne faut pas bouger un yota des hiérarchies sociale, qu'ils on jeté un pavé dans la marre.

Leur proposition artistique était particulièrement intéressante puisque la scène qui était proposé dans la rue était un espace délimité très faiblement. C'est le public qui était invité à traverser la scène sans arrêt.

Autour de la scène il y avait de grands voiles de plastique sur les quels ils projetaient tout ce qu'ils avaient collectés, ils se sont aussi adjoint un dessinateur qui dessinait les gens qui passaient sur la scène en temps réel. Le graphe s'affichait sur ces espèces de grands voiles, on aurait dit un vaisseau.

Dans une cité Gardoise imaginez vous, en plein froid, un monde fou, des gens qui traversent, des gens qui prennent le micro et qui osent dire des choses, des gens qui pleurent, des gens qui se reconnaissent : « Tiens vous m'avez enregistré quand j'ai chanté ». Cela a été un grand moment d'émulsion sociale, de partage et

de mixité sociale avec des jeunes qui se disaient : « vous pensez qu'on a le droit nous aussi d'aller sur la scène ? » OUI, ce n'est pas comme d'habitude, vous aussi vous avez droit à la parole sur cette scène publique. C'est donc vraiment une logique « pavé dans la marre ».

La TAZ c'est la « zone temporaire d'autonomie » mise en œuvre par l'équipe du SAS, laboratoire artistique de Sète. Il se déplace, se fait dans chaque configuration locale, est extra territoriale. C'est ce qui fait sa force, c'est un peu comme nous sociologues, il n'a pas d'enjeux localement, il va défaire les hiérarchies locales, et lui il ne va en tirer aucun pouvoir, c'est sa neutralité qui fait sa possibilité. En terme d'effets intégrateur on a une ouverture d'espace innovant conflictuel puisqu'il y a des mémoires qui se sont affichées, des opinions qui sont venues se cogner, un débordement des hiérarchies locales, une médiation culturelle au sens plein du terme, une démocratisation culturelle +++ et une élaboration de passerelles professionnelles. A chaque fois se sont des gens qui tissent des liens avec les ressources territoriales.

Pour finir, on voit bien que toutes ces dynamiques culturelles ont en commun un mode de socialisation intense, pour reprendre les critères donnés, pour essayer de dessiner cette « idéal tipi », en termes de cooptation, de coopération, de chaîne de coopération dans le sens de la sociologie du travail, en terme de mutualisation des compétences. N'importe qui ne fait pas n'importe quoi, par contre toutes les compétences sont admises, ce côté hybridation des compétences est très important.

Un engagement fort, à dominante culturelle bien sûr, mais à partir des forces vives locales. Ce n'est pas j'arrive, je ponde mon truc et je m'en vais, c'est j'arrive, j'essaie de prendre en compte ce que je ressens du territoire, ce que les gens m'en disent et je fais avec, donc ce n'est pas reproductible, c'est innovant à chaque fois. Des capacités de mobilisation, toutes ces créations, tous ces événements, de part leurs modalités d'élaboration et de production, ont fait appel à de grandes capacités de mobilité et de mobilisation. Des capacités de création parce que ce sont des choses absolument non reproductibles, qui sont des créations éphémères à chaque fois, et c'est ce qui fait toute leur valeur. Et puis on s'est rendu compte qu'évidemment on avait eu raison de garder la rue comme critère discriminant parce que cette manière de travailler hors les murs a apporté un plus en matière de démocratisation culturelle, en matière de démocratie aussi puisque d'autres paroles ont pu s'exprimer, et donc en matière de projet de vivre ensemble et donc d'intégration des territoires.

Ce qui nous est apparu comme important et je finirai là-dessus, c'est la question des valeurs, parce que ce qui était évident en terme d'analyse de contenu de toutes ces dynamiques culturelles c'est qu'elles étaient pétries et qu'elles partageaient des valeurs.

Des valeurs humanistes inhérentes à la posture artistique car quand on se lance là-dedans, on fait le don de soi, on va vers l'autre, on prend un risque. Prendre un risque ça fait partie de la possibilité de vivre avec les autres, d'aller vers l'autrui et puis de recevoir l'autre, les valeurs de l'hospitalité paraissent évidentes.

Des valeurs de sociabilité, parce que dans la rue, le public devient lui-même un partenaire. Cela s'est vérifié pour chacune des dynamiques étudiées. La rue permet un pas de côté, toujours, c'est quelque chose d'important à garder en

terme de sociabilité. On était plus dans les sociabilités routinières, solidaires héritées de la mine et qui ne devaient pas bouger parce que c'était sacré. On était dans le renouvellement des modalités de sociabilisation.

Et puis une valeur tout à fait intéressante à mon avis, c'est la valeur travail ; Je sais qu'on pourrait en dire beaucoup parce que c'est une valeur de contrainte, mais c'est intéressant de voir comment sur ce territoire formaté par le travail industriel et le travail ouvrier, le travail artistique a pu trouver un écho vraiment impressionnant. Notamment de la part de gens des arts de la rue qui ont vraiment travaillé cette idée conceptuellement, qui inventent des machines, qui travaillent le métal, qui travaillent avec leurs mains, qui sont des laboratoires d'expériences, qui sont dans la performance technique, aussi bien que les ingénieurs et les ouvriers de la mine. Pour illustrer cela je vais vous raconter l'épisode du « serpent train » :

A l'occasion d'un des charbons ardents, une commandite a été faite à quelqu'un qui est spécialisé dans la sculpture en argile monumentale. Pour retravailler l'histoire du train du travail, mis en place à l'occasion des besoins de la production minière, dont je vous parlais tout à l'heure, ce gars a créé un train « raku », un train de terre qu'il a fait cuire le jour J et qu'il voulait faire circuler sur un rail qu'il avait préinstallé sur une partie de la ville en friche (comme toutes les villes minières, elle est pleine de dents creuses, il y a plein d'espaces à se réapproprier, c'est pour ça que la rue est tellement importante dans ces territoires là). Manque de bol, entre le moment où il a fait cuire son train raku et le moment où il l'a mis sur les rails, il s'est mis à pleuvoir ; et donc le poids de l'argile sur les rails qui était un petit peu « dégauchis » par l'instabilité de la friche industrielle, a fait que c'était très très difficile de faire avancer ce serpent-train. Or il était tellement symbolique pour les populations, et pour les travailleurs de la terre aussi que tout le monde s'est mis à aider les artistes de la terre à faire avancer ce train. C'était un moment absolument fantastique, je ne sais pas si je pourrai traduire l'émotion qui va avec. D'un côté on avait ces gars qui faisaient du raku, avec leurs grands tabliers contre le feu, des masques, des gants, des pics en métal, tout ce qu'il faut aux travailleurs du feu, pour faire le raku, qui se débâtaient à mettre ce train sur les rails. Objectivement, en elle-même, la prestation artistique était ratée. Mais dans ce monde du travail, où les gens savaient ce que ça voulait dire de se confronter au travail selon l'expression ils n'allaient pas à la mine, ils allaient « arracher le charbon », il y a eu un mouvement de solidarité dans le public. Comme ils avaient aussi travaillé avec les collègues en amont, il y a eu une espèce de vent porteur et tout le monde a aidé les artistes de la terre à faire avancer ce train. On avait là une image magnifique du lien que peut provoquer une manifestation « ratée » du point de vue artistique, mais tellement réussie d'un point de vue social et socioculturel. C'est bien l'élément « Valeur » qui permet à toutes ces dynamiques culturelles de jouer la réinterprétation mémorielle sans que cela ne fasse trop de drame. Elles sont dans la médiation, totalement et permettent la démocratisation, mobile, porteuse d'altérité et de rencontres.

FIN

QUESTIONS

Commentaire : vous avez parlé de chaudron tout à l'heure, c'est une véritable ébullition pour un si petit territoire et c'est magnifique.

Nerte DAUTIER. je tiens vraiment à vous remercier pour cette magnifique présentation et qui introduit parfaitement l'atelier culture de cette après-midi, je trouve cela vraiment superbe.

Voici ma question vous parlez de 2005-2010 et je voudrais savoir ce qui se passe aujourd'hui, comment cela se pérennise, comment les gens s'en sont emparé pour pouvoir continuer ces dynamiques.

AF VOLPONI. par rapport aux 4 dynamiques étudiées il en reste 2 qui sont un peu plus pérennes puisque « Total festum » est un évènement lié à un appel d'offre et la TAZ une intention politique, poétique qui n'était pas du territoire. Il en reste donc 2 le les fameuses réticularités juvéniles depuis le fond des vallées cévenoles jusqu'en kabylie très intéressant par son fonctionnement très démocratique, à savoir que quelqu'un peut être à un moment donné considéré comme l'interlocuteur du réseau, le représentant pourrait-on dire en termes institutionnels, et on se rend compte que cette personne change régulièrement, chacun s'inscrivant dans ce réseau selon ses envies, selon sa volonté et qu'il est élu par l'ensemble du réseau pour être représentatif du réseau. La personne qui était tête de réseau à l'époque de la recherche est partie en Amérique du sud, quelqu'un d'autre a repris le fil et ça continue. Maintenant ce sont des gens qui travaillent de plus en plus de l'autre côté du Rhône et de l'autre côté de la Méditerranée et qui ont professionnalisé leur mode de collectage et qui travaille entre autre avec Jean Noel PELENE et tout un tas de gens qui leur permettent d'aller plus à fond dans l'analyse artistique et technique de leurs collectages, les luttes contre les exclusions d'habitats éphémères se sont intensifiées, il y a eu un vent de panique avec lopsi qui a fait réagir tout cet arrière pays comme un seul homme ou comme une seule femme. Tout ça continue, ça roule avec les mêmes logiques de développement, pas forcément les mêmes personnes mais les mêmes valeurs. Charbon Ardent me tient particulièrement à cœur parce que j'ai accompagné ce combat de l'élu politique qui se trouvait face à ces populations désabusées qui s'est dit on va y arriver, il n'y a pas de raison, il ne faut pas baisser les bras, il faut absolument porter une utopie. Il l'a tellement bien portée que finalement Charbon Ardent se fait chaque année mais de façon tout à fait différente à chaque fois, petit à petit les jeunes ont eu la parole et les femmes l'année d'après, ensuite la musique et la danse, on est sorti du carcan paternaliste des hiérarchies du travail, des hiérarchies de la religion.

Nous ne sommes pas innocents dans le développement de dynamiques culturelles, beaucoup de gens disent que PASSIM fonctionne comme une dynamique culturelle parce que à l'occasion de la recherche on a monté comme on le fait toujours depuis, une équipe hétéroclite non reproductible. On fait avec les gens du pays, tout ceux qui veulent travailler avec nous, on les forme, ils viennent avec nous, ils sont sur le terrain, ils ont des choses à dire. On inclut tout ça, on boulegue, et on rend toujours aux gens le travail qu'on fait. On rend aux populations par des retours de recherches, on rend aux élus locaux avec lesquels on travaille énormément ainsi qu'aux techniciens de la culture. A l'occasion de

cette recherche d'ailleurs le ministère de la culture est venu à la Grande Combe tellement c'était innovant et cela a donné de la valeur à l'ensemble. On parlait de reconnaissance tout à l'heure avec le travail d'EMMAÛS, là c'est aussi un travail de reconnaissance à l'échelle d'un territoire. Je disais tout à l'heure territoire dévalorisé, rayé de la carte pour beaucoup de prospectivistes mais territoire à haute valeur d'utilité conviviale, cette revalorisation lui a donné des ailes. La recherche aussi puisque nous avons poursuivi la recherche sur les mémoires de populations très oubliées, notamment les populations siciliennes en continuant dans le sillage du et à cette occasion nous nous sommes rapprochés d'une troupe de PACA qui est au Puits Girard, les « Carnavire », qui travaillent eux aussi les mémoires minières, notamment italiennes et ils vont intervenir cette année à la grande combe.

Tout ça ce sont des commitments, ce sont des dynamiques et pas seulement de l'action culturelle. C'est comme la médiation, ce ne sont pas les médiations mais la médiation, il n'y a pas de fin.

Sébastien GIORGIS . vous illustrez très bien la petite phrase que nous avons mis en quatrième de couverture de HÖLDERLIN ... « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve » en voilà un très bel exemple, on sait aussi que l'agriculture cévenole qui a été la première touchée par la révolution agricole au milieu du siècle est aujourd'hui l'agriculture la plus innovante, la plus contemporaine, même si je ne connais pas très très bien l'économie agricole cévenole, je sais que le niveau d'invention y est très important.

AF VOLPONI. je peux vous donner un chiffre : il y a 300 agriculteurs bio dans le Gard

Sébastien GIORGIS. Les circuits de vente ont été réappropriés.

AF VOLPONI. En effet, circuits courts et relocalisation à fond,

Sébastien GIORGIS. Donc je dirais, vous êtes dans le cas facile puisque le péril est très grand, vous avez exposé pauvreté etc. Mais qu'en est-il l'urbain et péri-urbain, est-ce que des travaux sont faits, sont possibles ? Que peut-on en retirer pour construire un projet ? Mais faut-il construire un projet ? Est-ce que ce travail là existe ou est possible dans un contexte urbain ou la question de la mémoire et de la culture est très différente parce que les gens arrivent de partout ?

AF VOLPONI. On peut déjà recontextualiser. Le Gard est rural, mais comme je le disais tout à l'heure, il y a vraiment des problématiques urbaines aussi. Par contre il est vrai qu'il y a un contexte socio historique, une sédimentation de valeurs de luttes de résistances, qui font qu'il y a une configuration singulière spécifique localement. J'en veux pour preuve que par exemple quand en urbain, les bailleurs sociaux décident de faire un ZUP et déplacent les populations pauvres des ZUP vers cet arrière pays dont je parle, en se disant qu'ils seront à la campagne et qu'être pauvre à la campagne c'est toujours mieux qu'être pauvre en ville, on se rend compte que ces populations urbaines ne se font pas à ces cultures des vallées. Quand elles sont locataires elles restent à peu près 6 mois

et elles repartent alors qu'elles sont en difficulté et quand elles sont propriétaires (en s'y mettant à plusieurs on peut arriver à être propriétaire) il y a un turn over de 4 mois. C'est vous dire qu'il y a une incompatibilité de vécu entre un habitant des vallées et un urbain, urbain.

J'ai personnellement beaucoup travaillé avec des troupes de rue en PACA sur comment intervenir dans les cités. J'ai le souvenir à Marseille, pour le DSU Saint Moron dans les années 90, avec la troupe de rue l'Eléphant Vert qui travaille essentiellement à partir de l'objet et qui là avait privilégié l'objet tour. Le travail c'était inscrit sur 9 mois avec un travail d'étude sociologique, un travail de production artistique avec les habitants et travail sociologique « post » pour savoir « quid ». La population était partante, ce sont les élus de secteur qui ont freiné parce qu'ils ont eu l'impression d'être débordés. Je repense aussi à une expérience de travail avec ILOTOPIE à l'époque où ils ont créé l'Ile. J'avais réussi à faire en sorte que la ville où je travaillais devienne co-producteur du spectacle l'Ile, une installation sur trois jours et trois nuits avec des gens qui vivent sur l'Ile, qui regardent la télé...un message un peu déroutant. Bruno SCHLEBELIN qui est originaire de Lille avait voulu le présenter dans les quartiers d'habitat social de Lille et cela s'est très très mal passé, il avait mis l'Ile à sec et cela a été très très mal reçu. Voilà pourquoi ces dynamiques culturelles à ferment artistique m'ont intéressées parce qu'elles avaient comme pré-requis de travailler le territoire, de travailler avec les gens du territoire, avant même de créer et de coproduire avec les acteurs locaux du territoire. Je crois que la réponse est là, si on plaque, que ce soit dans l'urbain ou dans le rural cela a moins de chance de passer que si on fait avec.

Vincent DELAHAYE. Une petite question qui rejoint tout à fait la fin de votre propos. Votre titre : « dynamique culturelle et intégration territoriale » ne laisse-t-il pas supposer que la culture ou l'art sont comme un supplément d'âme et non pas comme cœur de vie ou cœur de la vie. Je ne sais pas comment vous employez le terme intégration, j'aimerais que vous l'expliquiez un peu plus.

AF VOLPONI. Oui, c'est un concept sociologique, c'est un terme qui frotte un peu parce qu'il a été employé souvent à la place de la notion d'insertion alors qu'il y a vraiment un distinguo à faire entre les deux notions. Intégration du territoire c'est un peu l'idée de la cohésion sociale, comment il se trouve que des acteurs hétérogènes qui se trouvent par ailleurs être des acteurs pluriels arrivent à tenir sur un territoire par rapport aux contraintes hiérarchiques qui existent, dans quels moules vont-ils se caser, vont-ils en créer d'autres, vont-ils déranger les interactions déjà légitimées sur ce territoire, vont-ils apporter un plus en dérangement, vont-ils être rejetés du territoire. Je repense aux jeunes qui ne trouvent pas de travail sur ces territoires parce qu'il n'y en a pas et qui quittent le territoire pour aller faire des études. Ils reviennent sur leur territoire avec bac plus 5 ou 6 pensant être outillés et pensant pouvoir apporter quelque chose. Ces jeunes se font rejeter systématiquement, la greffe ne prend pas. Or avec un bon degré d'intégration territoriale les jeunes ne devraient pas se faire jeter. Ce serait un monde idéal, une utopie que chacun trouve son compte, que chacun trouve sa place. On reparle du terme de reconnaissance tel qu'il a été employé à propos des communautés d'EMMAUS, au sens d'Axel HONNETH de l'estime de soi, je reprends place, je vau quelque chose, je prends corps sur la place

publique comme dirait PERALDI, je suis reconnue comme tel. La reconnaissance au sens de RICOEUR aussi qui dit qu'être reconnu c'est être reconnu capable de... Je peux apporter quelque chose. Pour répondre finalement à votre question, une intégration territoriale réussie serait une intégration où toutes les formes de reconnaissance sont possibles, que chacun ait sa place, chacun ait sa valeur, qu'on soit dans quelque chose de très démocratique, un peu moins hiérarchisé. Lorsque l'état parle d'intégration réussie parce que les enfants d'étrangers se sont fondus dans la société française, pour nous d'un point de vue sociologique, au contraire il s'agit d'une intégration ratée parce qu'ils se sont fondus dans la société française à condition de changer de prénom, de nom, de ne pas parler la langue, d'oublier leur histoire et d'avaloir les codes et les normes de la société dominante. Voilà comment je distingue deux emplois de la notion d'intégration.

FIN des Questions